

prenait toutes les mesures nécessaires pour empêcher une révolution. Il correspondait avec les gouverneurs de province, avec les agents des finances, expédiant plus de cinq cents lettres par jour, « et ainsi il maintint si bien dans tout l'empire l'ordre et l'obéissance, qu'il semblait qu'aucun changement ne se fût produit et que le basileus continuait de vivre et de gouverner ». Il formait même, dit-on, de plus vastes projets. Il songeait à réorganiser l'armée, à remettre de l'ordre dans les finances, à inaugurer une vigoureuse politique étrangère contre les ennemis de l'empire, à restaurer l'antique splendeur de la monarchie. Devant cette énergique prise de possession du pouvoir, tous s'inclinaient très bas, et dans le régent d'aujourd'hui saluaient déjà l'empereur de demain.

On conçoit qu'un tel personnage et une telle attitude aient bien vite donné à l'impératrice Anne des inquiétudes légitimes, qu'entretenaient d'ailleurs soigneusement les ennemis du grand domestique. C'était d'abord le patriarche Jean, un prélat ambitieux, qui, selon le mot de Grégoras, n'avait du prêtre que le bâton pastoral et l'habit. De tout temps il avait prétendu diriger l'état, affirmant l'union nécessaire de l'église et de l'empire, celui-ci étant naturellement soumis à celle-ci. On le verra bientôt accepter le privilège d'orner de soie et d'or sa tiare patriarcale, de signer en rouge ses décrets et ses lettres, songer même à chausser, comme l'empereur, des bottines de pourpre : pour l'instant, il aspirait à partager la régence; et comme il flattait l'impératrice, il prit bientôt sur elle une grande et fâcheuse influence.

A côté de lui, le parakimomène Alexis Apokaukos